

Bartok, Le château de Barbe-Bleue (1918)

Tout en renouvelant l'approche d'un mythe déjà traité musicalement par Dukas en 1907, Bartok, d'après le livret de Balazs suit l'œuvre symboliste de son prédécesseur : la musique du Château de Barbe-Bleue, créé en 1918, est l'une des plus évocatoires, offrant le sentiment d'une activité souterraine qui permet de multiples lectures. En définitive, que gagne Judith à rompre le cycle du secret et du caché ? Que veut-elle prouver en forçant l'intimité de son époux ? En exigeant d'ouvrir les sept portes, n'accomplit-elle pas plutôt l'œuvre du doute et du soupçon, c'est-à-dire la ruine du couple ?

Le Mythe de Barbe-Bleue : de Perrault à Kodaly. De Balazs à Bartok. Charles Perrault fixe le mythe de Barbe-Bleue en littérature en écrivant les *Contes du temps passé ou contes de ma mère l'Oye*, en 1697.

Au cœur du sujet, la transgression d'un interdit. Celui de Barbe-Bleue, riche autant que brutal, qui indique à son épouse, la porte qu'elle ne doit absolument pas ouvrir, dans leur vaste demeure. La transgression permet cependant à l'épouse curieuse de découvrir le secret de son époux et de s'affranchir de sa propre destinée. En découvrant derrière la porte les cadavres de six épouses qui l'ont précédé, elle recueille le bénéfice de la révélation de ce qui lui était tenu caché : en voyant ce qui ne pouvait être vu, en dévoilant à la lumière la vérité souterraine, elle accède à la clé de l'œuvre : la lumière qui lui était au départ refusée. Intuition, clairvoyance, ou encore, doute et soupçon, pensées illégitimes... que penser réellement de ce conte fantastique et philosophique?

Paul Dukas a mis en musique le livret de Maurice Maeterlinck mais son opéra, *Ariane et Barbe-Bleue* prend beaucoup de

liberté avec le mythe : la lecture défend ici le point de vue de l'épouse. Elle est l'héroïne qui s'apprête à libérer les épouses captives mais échoue à les convaincre de s'affranchir du royaume de l'ombre et du caché. Les femmes de Barbe-Bleue resteront auprès de leur époux. Et Ariane quittera un monde pour lequel elle ne peut plus rien apporter. Lire [notre dossier sur Ariane et Barbe-bleue](#) de Paul Dukas et Maurice Maeterlinck.

Kodaly qui assiste à la première d'Ariane de Dukas, le 10 mai 1907 à l'Opéra-Comique ne semble pas convaincu par l'œuvre, en particulier par la musique. Le poète Bela Balazs, également hongrois, l'accompagne : le sujet l'inspire manifestement, puisqu'il compose son propre texte d'après le mythe : ainsi naît le Château de Barbe-Bleue, mystère musical, mis en parallèle avec les ballades séculaires transylvaniennes, dont la ballade d'Anna Molnar. Balazs offre son livret à Kodaly et à Bartok. Ce dernier se montre le plus inspiré par le sujet. Il commence la composition d'une partition d'après le texte de Balazs, dès février 1911.

Bartok à l'œuvre (1911-1918). Agé de 20 ans, le jeune compositeur hongrois Bela Bartok présente le 20 septembre 1911, une première version du Château, lors d'un concours à Budapest. La commission rejette énergiquement la partition, jugée maladroite : psychologie des personnages à peine fouillée, musique plus abstraite que scénique, action flottante, à peine représentable.

A l'été 1912, Bartok reprend la partition. De même, peu avant la création en 1918, et à nouveau, en 1921, pour la réduction pour piano de la partition.

Après le succès de son ballet, le Prince de bois, en 1917, sur un livret du même Bela Balazs, Bartok peut créer son opéra à l'Opéra royal de Hongrie.

La création, le 24 mai 1918, ne recueille pas un franc succès. L'époque est celle des prémices de l'effondrement de l'Empire austro-hongrois : le texte de Balazs est jugé dangereux. La

transgression qui est cœur du sujet, souligne la tension de l'époque. L'œuvre dérange d'autant que la musique exprime plus fortement encore les pulsions antagonistes des personnages, en particulier, la quête libertaire et séditeuse de Judith, l'épouse de Barbe-Bleue.

L'intendant de l'opéra demande que soit retiré de l'affiche, le nom du poète librettiste : Bartok refuse, et préfère retirer l'œuvre totalement.

L'œuvre de Balazs : une œuvre initiatique qui plonge dans la

✖ **psyché.** Le texte du poète hongrois se concentre sur deux protagonistes : Judith et Barbe-Bleue. Ici, un seul acte sans rupture (quand l'opéra de Dukas/Maeterlinck se déroule en trois actes). Le couple de l'homme et de la femme suit une initiation à deux, puisque Judith ouvre chaque porte en présence de son époux. C'est un parcours initiatique assumé à deux. La véritable scène se projette dans la psyché des êtres présents. Tel est le sens de la formule récitée en introduction : « hélas, je cache mon chant/Où faut-il que je le cache ? ». Texte symboliste parfois énigmatique, le livret de Balazs nourrit sa propre complexité, comme il permet de multiplier les clés de compréhension. Comme chez le poète belge Maeterlinck, (Pelléas pour Debussy ou surtout, Ariane pour Dukas), les mots ne disent rien, ils expriment des états psychiques demeurés souterrains qui affleurent magnifiquement en surface, portés par la musique.

Pourtant la suggestion du texte n'empêche pas des images violentes, effrayantes, traumatisantes : le sang de la faute, du péché, de la malédiction, l'indice d'un crime inoubliable (- il reste ineffaçable-), s'impose à Judith dont le regard doit affronter chacune des révélations qu'elle a suscitées. Au sang, succède la vision du lac de larmes (la sixième porte). Terrible moment où les êtres doivent se révéler l'un à l'autre, et dire sans pudeur, les fautes tues, les actes honteux que la mémoire a refoulés. En vérité, la porte dévoile les trois autres épouses richement parées du duc. Après ce dévoilement, Judith se voit couronnée à son tour par son

époux, et franchit la septième porte pour en être la nouvelle prisonnière.

La musique de Bartok. Inspiré par les musiques populaires magyares, avec Kodaly, depuis 1905, Bartok inscrit avec davantage d'évidence que le poème, les références à la littérature et à la mémoire hongroise. En particulier, il travaille à l'articulation musicale de la langue hongroise, ce qui rend extrêmement difficile toute adaptation du livret dans une autre langue. Tout indique une réalité muette et lugubre, une atmosphère de fin et de déclin, un monde endormi et sombre. Judith n'a d'autre souci que d'ouvrir les sept portes qui sont tenues fermées. Pour dévoiler les mondes parallèles qui ne demandent qu'à jaillir.

Le Château est un corps vivant dont les blessures incarnent un monde condamné par sa propre inertie. En ébranlant les fondations, Judith amorce l'avènement d'une ère nouvelle, surtout d'une conscience régénérée, pleinement active.

Or, le dernier tableau ajoute non pas à l'éclaircissement de la légende onirique, mais plutôt à son trouble mystérieux, à la fois féérique et cauchemardesque.

Interprétation : deux lectures possibles. Le château serait l'âme masculine dont chaque porte ouverte, révèle les aspects enfouis. Cruauté et ambition, richesse et tendresse, fierté et blessures, enfin amours passés (dernière porte). Judith épouse curieuse autant qu'amoureuse, accepte de servir pleinement l'homme aimé à condition qu'en un acte de confiance totale, il lui ouvre l'accès aux replis les plus secrets de sa personnalité. Ainsi pour honorer cet amour qu'elle assume définitivement, Judith accepte chacun des enseignements dévoilés. Pour répondre à la confiance que l'homme dévoilé lui a témoigné, Judith, prend la place que son époux lui a choisie. Celle de la « plus belle », donc de la plus aimée. Mais aussi, tout avant de la plus prisonnière.

Chaque étape franchie, est une épreuve destinée à éprouver la confiance de l'épouse. A chaque nouvelle vision d'horreur

apparente, Judith sublime l'effroi initial. Son amour pour le duc n'en est que plus fort, plus émouvant, plus inconditionnel.

☒ **Toute révélation a son prix.** Pourtant à la fin de l'œuvre, le manteau trop lourd que le duc pose sur les épaules de son épouse, transmet une toute autre lecture : il témoignerait du poids de la connaissance. Connaissance extrémiste et fatale en définitive, et même vénéneuse : les épreuves que suscite Judith sont celles d'une éprouvante dissection opérée sur son époux. Si la femme cherche à ouvrir chaque porte et voir ce qui doit être tenu secret, c'est que rongée par l'esprit du doute, elle détruit l'amour qui cimentait le couple.

Ce qu'elle provoque, semble désormais irréparable. Judith est la femme du doute, du soupçon qui détruit ce qui existait. Voilà qui explique pourquoi le dernier tableau est un retour à la sombre et lugubre froideur du début.

Ce qui devait rester secret, doit demeurer dans le silence et l'obscurité, sous le sceau du respect, de la confiance, de l'amour.

En voulant connaître, comme l'Eve primitive, Judith a mis en péril son couple : elle s'est mis elle-même en péril. Plus grave, la quête de Judith s'avère d'une atroce cruauté pour le duc : en acceptant de se dévoiler, il meurt à chaque fois que lui est révélé ce qu'il avait refoulé. Les trois épouses scellent le destin de l'homme : comme des heures décisives sur l'horloge de la vie : matin, midi et soir. Judith sonnera l'heure de sa fin.

Si le voyage promet des découvertes insoupçonnées à ceux qui les ont suscitées, leur fragilité profonde, plongeant à l'origine du doute, les aura foudroyés. Personne n'échappe finalement à ce qu'il provoque malgré lui. L'identité des êtres se forge à mesure du chemin parcouru, fut-il sans issue et sans retour.

Vision sombre et fataliste, Le Château de Barbe-Bleue de Bartok/Balazs, est profondément pessimiste en définitive. Le regard des auteurs y jettent un éclat cynique sur les rapports

de l'homme et de la femme. Comme sur tout les êtres pris individuellement : qui peut relever le défi de voir sans duperie ni maquillage, chacun de ses actes passés?

Quoique l'on puisse penser de la signification de l'œuvre, la musique en traduit l'opérante complexité. C'est bien sa force indiscutable, marquant aussi le génie d'un compositeur de 27 ans qui y a développé un « *volcan musical qui entre en éruption pendant soixante minutes de tragédie condensée* », selon le témoignage de Kodaly. Une lave irrépressible qui plonge dans les profondeurs de la psyché. A l'auditeur d'en décrypter le sens.

Approfondir

Lire aussi notre critique du DVD édité en septembre 2006, par Hungarothon classic et regroupant [trois films documentaires](#) sur l'oeuvre de Bela Bartok.

Crédits photographiques

portrait de Bela Bartok

portrait de Bela Balazs

Gustave Doré : *Barbe-Bleue*, gravure

© DR